

Père Étienne Renaud

« Pour moi, être missionnaire, c'est essayer d'être la "bonne odeur du Christ" »

Proche des plus petits, envoyé tantôt à Rome, tantôt en immersion complète dans des sociétés musulmanes, au Yémen, à Zanzibar, au Soudan, Étienne Renaud a toujours tenté d'être un pont entre les groupes, entre les confessions...



Dixième de douze enfants – ma petite sœur est aujourd'hui dix-neuf fois grand-mère ! –, j'ai grandi dans une famille très croyante, où la foi comme l'affection étaient enveloppées de pudeur. Notre dernier frère, qui était trisomique, faisait le lien entre tous. Plus tard, il aimait dire que nous étions, lui et moi, « les deux frères célibataires ». Il est mort à cinquante ans mais, chaque fois que je rencontre un trisomique, c'est un frère. Grâce à lui, j'ai eu l'occasion de participer à des catéchèses gestuées pour enfants handicapés : on arrive ainsi à l'essentiel de l'Évangile. L'Évangile est d'ailleurs traversé par cet amour des plus faibles. J'aime ce proverbe arabe où une femme bédouine, à qui l'on demande lequel de ses enfants elle préfère, répond : « *Le petit, jusqu'à ce qu'il grandisse, le voyageur jusqu'à ce qu'il revienne, le malade jusqu'à ce qu'il guérisse* »...

À treize ans, j'étais sûr de ma vocation religieuse, qui était indissociablement liée à ma foi. J'ai pourtant pris le temps d'aller jusqu'au bout de mes études d'ingénieur (à Polytechnique), ce qui m'a permis plus tard, en pays musulman, d'avoir un métier. La guerre en Algérie m'emmène, à vingt-deux ans, sous le képi bleu des sections administratives spécialisées. Mais une pleurésie me cloue au lit durant trois longs mois puis en sana pour cinq mois.

En 1960, j'entre « tranquillement » au séminaire diocésain de Paris : philosophie, écriture sainte, hébreu. Mais j'avais soif de vastes horizons et d'une véritable forma-



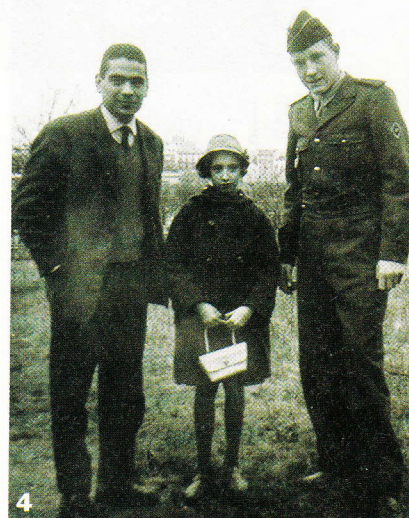
tion spirituelle. Cette double dimension, je la trouve chez les Pères blancs (1). L'année de noviciat, à Gap, fut l'une des plus heureuses de ma vie : une vie de communauté très forte et très internationale. Et puis il y eut cette retraite de trente jours à l'école de saint Ignace. Une expérience déterminante. Celle d'une vraie rencontre avec le Christ et avec moi-même : l'impression de découvrir toute une zone de mon être au centre du centre de moi-même. Une expérience que je sentais plus « réelle » que le réel de la vie quotidienne. De même nous percevons la vie quotidienne éveillée comme plus réelle que le rêve. Avant, je voulais suivre le Christ. Désormais, je l'avais rencontré.

L'expérience de saint Ignace

Plus tard, devenu Père général des Pères blancs, j'ai contribué à diffuser cette expérience de saint Ignace, notamment aux évêques africains qui venaient partager avec nous la « grande retraite » de milieu de vie que nous avions le privilège de faire à Jérusalem. Au retour, les participants avaient une bien meilleure vision de la mission, comme fruit de cette expérience

spirituelle : non pas seulement une tâche de l'Église, pour répondre aux besoins des hommes, mais une nécessité intérieure à Dieu lui-même, qui veut se communiquer aux hommes. La mission comme un débordement d'amour.

J'aurais certes pu devenir jésuite, mais je préférerais rester « fantassin », « prêtre de base ». Chez les Pères blancs, l'ambiance est plus « broussarde ». Attiré par l'islam arabe, je suis parti étudier à Damas, après deux ans passés à Rome et avant d'être envoyé en Tunisie. Là, j'ai dû travailler. Je me suis fait embaucher dans le service informatique de la Compagnie d'électricité. J'étais immergé en milieu musulman mais je ressentais comme une forteresse la grande communauté de Pères blancs où nous vivions. C'est alors qu'un groupe de religieuses appelées à créer un hôpital au Yémen (le pays s'ouvrait tout juste à l'Occident) eut besoin d'un accompagnateur. Me voilà plongé pour huit ans dans ce pays musulman qui n'avait connu un embryon de christianisme que jusqu'au X^e siècle. J'ai poursuivi ma « carrière électrique » à la compagnie d'électricité locale. Assez vite, je fus chargé de la formation, ►



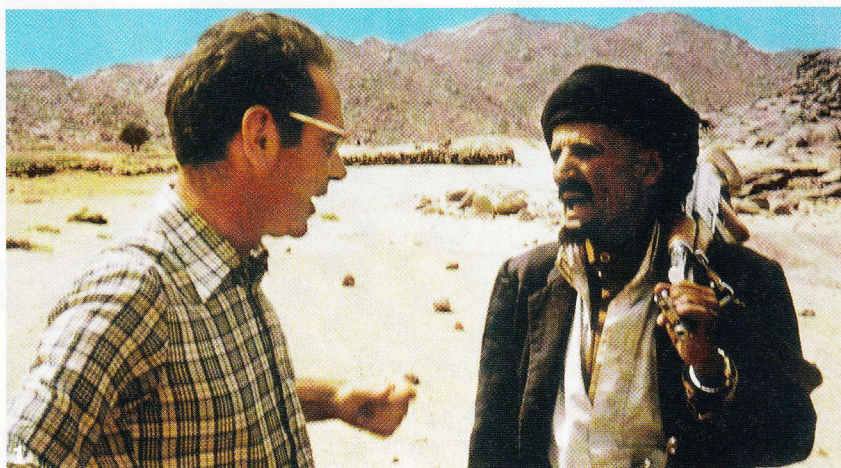
1. Étienne Renaud aujourd'hui : il est retourné à Rome, au centre d'études islamiques.

2. Pèlerinage de Chartres avec les scouts en 1954 (2^e en partant de la gauche).

3. « Responsable du chahut » pendant son stage de parachutiste à l'École polytechnique.

4. Avec un ami (à droite) rencontré à l'hôpital psychiatrique.

« Ces années en milieu musulman m'ont aidé à creuser la spécificité du mystère chrétien »



1. Dans le désert du Yémen avec un chef de tribu.

2. Lors d'un de ses voyages en Inde.

3. Au Soudan avec, au centre, un ami originaire des Comores.

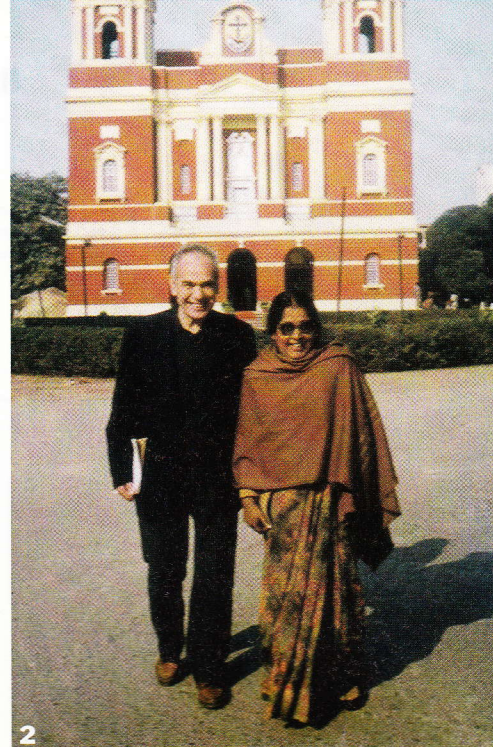
4. À Rome avec la supérieure générale des Sœurs blanches.

5. Étienne Renaud, supérieur général des Pères blancs, ici à Rome, avec ses assistants : une vie d'équipe formidable !

d'abord par l'attribution de bourses, puis en construisant avec l'aide de l'organisme allemand Misereor un petit centre de formation. Enfin, dans le cadre de la coopération française. Sous la houlette d'EDF, j'ai eu à diriger un centre de formation beaucoup plus important.

J'animais par ailleurs la paroisse des expatriés : des ouvriers philippins, des infirmières indiennes, des volontaires des Nations unies, les Peace Corps fondés par Kennedy. Je leur donnais des cours d'arabe, j'ai marié beaucoup de couples. J'ai aussi noué des amitiés avec les autorités religieuses yéménites, avec le grand mufti. Ils ne connaissaient le christianisme qu'à travers le prisme déformant du Coran...

Durant ces huit années, j'étais hébergé par une famille yéménite avec qui je rompais le jeûne tous les soirs, durant le Ramadan. Nous fumions le narguilé, assis à même la terre, mâchonnions du qat, ce stupéfiant à base de feuilles d'arbres, passage obligé pour entrer dans la société yémé-



nite ! Mon hôte me faisait inviter là où il était reçu mais prenait les devants quand on s'inquiétait de savoir « où était ma famille ». À ses coreligionnaires, pour qui il est inconcevable de n'être pas marié, il expliquait que je voulais consacrer ma vie à Dieu et être le frère de tous.

L'être plus que le faire...

Ces années en milieu musulman m'ont aidé à creuser la spécificité du mystère chrétien : la découverte de la vie intime de Dieu, au sein de Dieu. Dans l'islam, Dieu donne ; dans le christianisme, Dieu « se » donne. Nous autres chrétiens devons transmettre ce débordement d'amour, rendre compte de notre espérance. Il s'agissait de communiquer ce mystère, en vivant avec les autres des relations de don et d'accueil réciproque, où l'être compte plus que le faire. Je ne cherchais pas à annexer l'autre. J'étais simplement reçu. J'essayais d'être la « bonne odeur du Christ », de créer des ponts entre les communautés, d'aider les chrétiens à comprendre l'islam et les Yéménites à regarder l'Occident autrement que comme une société obnubilée par la consommation.



J'ai peu à peu acquis la conviction que ce n'est pas tant un salut individuel que nous pouvons proposer comme missionnaire, mais que nous participons à ce travail d'humanisation, d'accomplissement de l'homme qui poursuit l'œuvre de création de Dieu. Le but de la mission de l'Église, c'est la mission du Christ lui-même : faire participer les hommes à la communion qui l'unit au Père.

En 1980, je fus rappelé à Rome pour être professeur au PISAI (2), un centre de formation pour la rencontre en profondeur avec l'islam, que j'ai ensuite dirigé. J'ai découvert combien notre foi chrétienne nous invite parfois à « faire les deux pas de la rencontre ». Pour moi, l'avenir de la rencontre avec l'islam est avec les vrais chercheurs de Dieu, que l'on rencontre plus facilement dans le soufisme. L'un des grands défis de notre monde, c'est l'intériorité. Tout en étant au PISAI, j'étais aussi délégué du supérieur général pour l'Orient, j'ai alors beaucoup circulé, pendant les vacances, visitant les Pères blancs à Jérusalem, au Liban, au Soudan, en Éthiopie, à Djibouti. Et puis en 1986 je suis, à ma grande surprise, élu Supérieur général de la

congrégation : six années de voyages dans vingt pays et d'une vie d'équipe formidable avec mes assistants. Nous prenions des décisions à l'unanimité, ce qui, à l'image de la palabre africaine, requiert du temps, beaucoup d'écoute. Par exemple : allait-on élargir cette congrégation aux Philippines et à l'Inde ? De plus

en plus d'Africains avaient rejoint la congrégation. L'Asie nous faisait sortir de cette dichotomie entre Blancs et Noirs... Le mot « catholique », c'est-à-dire universel, a alors pris un réel poids : en Occident, on a une telle tendance à se prendre pour le centre du monde !

Puis j'ai connu un an et demi de « vraie brousse », à Pemba, l'une des îles de Zanzibar. Les micros des mosquées lançaient des paroles hostiles aux chrétiens. Puis à Khartoum, au Soudan, où l'islam du peuple sinon des dirigeants était plus modéré, j'ai trouvé pour la première fois une vraie Église locale, mais une Église de pauvres, souvent réfugiés du Sud Soudan. Je leur enseignais la Trinité en arabe ! Aujourd'hui, je retourne à Rome m'occuper à nouveau du PISAI. C'est par cette rencontre d'une autre religion que ma vie spirituelle s'est centrée sur la Trinité, ce mystère de circulation d'amour. Par elle, j'ai cherché à développer une spiritualité de Fils avec toute la liberté que cela implique. ♦ **Recueilli par Laurence Monroe**

(1) Le nom officiel est « missionnaires d'Afrique ».

(2) Institut pontifical d'études arabes et d'islamologie ; l'étymologie de pontifical est « qui fait le pont ». Cela définit bien notre rôle.



Créée pour aider et soutenir les Églises du monde entier, la semaine missionnaire vient de fêter sa 80^e édition.

• Vous pouvez contacter les Œuvres pontificales missionnaires, 12, rue Sala, 69287 Lyon Cedex 02 ou leur site Internet : www.mission.cef.fr